

## ROLLIN.

### HORTENSIVS ET CICÉRON.

Rien de ce qui fait les grands orateurs ne manquoit à Hortensius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude. Il avoit un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une assez grande étendue de science, une mémoire prodigieuse, et une manière de prononcer si accomplie, que les plus fameux acteurs du temps alloient exprès l'entendre pour se former par son exemple au geste et à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le barreau, et s'y fit un grand nom.

Mais après son consulat, n'ayant plus rien qui piquât son ambition, et désirant mener une vie, comme il le pensoit, plus heureuse, ou au moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amassés, il commença à se négliger, et il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La première, la seconde, la troisième année apportèrent dans sa manière de plaider quelque changement, mais presque encore imperceptible, et dont les seuls connoisseurs pouvoient s'apercevoir : comme il arrive à des tableaux, dont le vif éclat diminue et s'amortit insensiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à mesure qu'il avançoit en âge ; et son feu et sa vivacité l'abandonnant, il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoissable.

Cicéron cependant redoublant ses efforts, avançoit à grands pas, et tâchoit d'atteindre, et même, s'il se pouvoit, de devancer son rival dans cette noble carrière de la gloire, où il est permis aux avocats de disputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence également plein d'agrément et de force, qu'il in-

troduisit dans le barreau, attiroit sur lui les yeux, et le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une manière fine et délicate, en marquant ce qui manquoit aux autres, et laissant par là entrevoir ce qu'on admiroit en lui....

Il n'y avoit alors personne, dit-il, qui eût fait une étude particulière des belles-lettres, sans lesquelles il n'y a point de parfaite éloquence : personne qui eût étudié à fond la philosophie, qui seule enseigne en même temps à bien vivre et à bien parler ; personne qui eût appris le droit civil, connoissance absolument nécessaire à l'orateur pour le mettre en état de bien plaider les causes particulières, et de juger sainement des affaires ; personne qui possédât bien l'histoire romaine, ni qui sût en faire usage dans ses plaidoyers ; personne qui, après avoir pressé vivement son adversaire par la force et la solidité des arguments, pût égayer l'esprit de ses juges et comme les dérider par des railleries placées à propos ; personne qui connût l'art de tirer une affaire des circonstances particulières de la cause à une question commune et générale ; personne qui par de sages digressions pût quelquefois sortir de son sujet, pour jeter de l'agrément dans sa plaidoirie ; personne enfin qui sût porter les juges tantôt à la colère, tantôt à la compassion, et leur inspirer les sentiments qu'il lui plairoit, en quoi pourtant consiste le principal mérite de l'orateur.

Le grand succès de Cicéron réveilla Hortensius de son assoupissement, surtout quand il le vit arrivé au consulat ; craignant sans doute que celui qui l'avoit égalé par les dignités, ne le surpassât par le mérite. Ils plaidèrent encore ensemble pendant douze ans, vivant dans une grande union, pleins d'estime l'un pour l'autre, et chacun mettant son collègue au-dessus de lui-même. Mais le public donna sans balancer la préférence à Cicéron.

Celui-ci nous apprend pourquoi Hortensius fût plus goûté dans sa jeunesse que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée et fleurie, où régnoit une heureuse richesse d'expressions ; une grande beauté et délicatesse de pensées, souvent néanmoins plus brillantes que solides ; une exactitude, une justesse, une élégance de composition non communes. Ses discours, travaillés ainsi avec un soin et un art infini, et soutenus par un beau

son de voix, un geste très-agréable, et une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, et enlevèrent d'abord tous les suffrages. Mais dans la suite, comme le poids des charges par où il avoit passé, et la maturité de l'âge demandoient quelque chose de plus grave et de plus sérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de saison. C'étoit toujours le même orateur et le même style, mais non le même succès. D'ailleurs, comme son ardeur pour le travail s'étoit beaucoup ralentie, et qu'il ne se donnoit plus la même peine qu'autrefois pour composer, les pensées qui jusque-là avoient fait briller son discours, n'ayant plus leur ancienne parure, mais paroissant sous un air négligé, perdirent presque tout leur éclat, et firent perdre ainsi à l'orateur une grande partie de sa réputation.

## ROUCHER.

### FRAGMENT DE LETTRE A SA FILLE.

Tu me parles dans ta dernière lettre de bonté et de douceur, et tu sais que de ces deux qualités aimables réunies se forme un charmant caractère, et de cette réflexion sentie, tu pars pour me promettre un travail sur toi-même, qui te façonne sur ce modèle. Allons, ma bien-aimée, tiens-toi constamment à l'œuvre où tu t'es mise. C'est déjà un grand pas dans la perfection que de se connaître et de vouloir mettre à profit cette connaissance. Oui, tu peux le dire sans orgueil, oui, tu as déjà la bonté. Si elle te manquait, tu ne ressemblerais ni à ta maman, ni à ton père. Mais tu dis vrai aussi quand tu te confesses d'être moins riche en douceur. Il y a en effet dans ton caractère certaine rigidité, une impatience des choses et des personnes, qui est au moins une grande disconvenance dans une femme. Ce mot de femme est plein d'images et d'idées d'aménité de mœurs, de souplesse, d'indulgence. Il réveille le sentiment du beau moral, car c'est le cœur et non l'esprit qui du premier élan s'attache à la femme. Celui qui a fait les anges l'a dotée plus libéralement; mais si l'homme n'est pas parfait, il est perfectible. Voilà la grande prérogative de l'espèce humaine sur toutes les autres espèces animales. Sans doute il t'en coûtera des efforts, mais ils ne seront pas de longue durée. Chaque jour tu marcheras en avant avec moins de peine. Le travail de la veille allège et facilite le travail du lendemain. Et quand même il t'en coûterait beaucoup, bé bien! la vertu est force d'âme; et quel serait son prix, si elle ne nous coûtait rien? J'ai lu quelque part que saint François de Sales étoit né avec un caractère violent, emporté; et cependant cet évêque, prince de Genève, n'est connu aujourd'hui des philosophes

que par son aimable douceur, vertu dont il est devenu le type. Il connut, comme toi, ce qui lui manquait, et s'appliqua à se le donner. Nul travail sur son âme ne l'effraya. Il dut en faire un bien grand, puisqu'on raconte qu'ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le cœur tout retiré et pour ainsi dire calciné. Voilà de l'héroïsme : Alexandre et Charles XII à côté de lui sont deux infiniment petits. Historiens, orateurs, poètes, vous trompez les siècles, quand vous préconisez les faits et gestes de ces fols guerroyants ; vous profanez le génie que vous a donné la nature, et vous êtes doublement coupables en exaltant ce qui est crime, et en négligeant ce qui est vertu.

## JEAN JACQUES ROUSSEAU.

### SOUVENIRS DE L'ILE DE SAINT-PIERRE.

Transporté là brusquement, seul et nu, j'y fis venir successivement mes livres et mon petit équipage, dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses et mes malles comme elles étaient arrivées, et vivant dans l'habitation où je comptais achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurais dû partir le lendemain. Toutes choses, telles qu'elles étaient, allaient si bien, que vouloir les mieux ranger était y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés, et de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour répondre, j'empruntais en murmurant l'écritoire du receveur, et je me hâtais de la rendre, dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la emprunter. Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin, car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avait inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en fallait une d'amusement qui me plût, et qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora petriularis*, et de décrire toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron ; j'en aurais fait un sur chaque gramin des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers ; enfin, je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau